

# LA RENAISSANCE

L'Homme Libre sur la Terre Libre

RÉDACTION :

50, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES  
De 6 heures à minuit.

JOURNAL QUOTIDIEN

2<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 66. — DIMANCHE 5 AVRIL 1896  
Cinq Centimes

ADMINISTRATION :

50, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES  
De 9 heures à 6 heures

## LA CLAMEUR

Pourquoi faut-il que fourbu, j'ai cette marotte écrire encore ? Je ne sais, mais tel mon découragement après si éreintante campagne — trois longs mois — que pour me retrouver, il me faut ce vendredi rieur, avec ses hebdomadaires, multicolores, bizarrement étiquetés, généralement insulteurs, sans intérêt, du reste, sauf un, à ce jour : la *Sociale*.

Intéressant, parce que forme aimée, comme un peu de moi-même, parce qu'affirmation d'énergie, Pouget, parce que presque une idée : la *Clameur*.

En ce Vendredi-Saint de ces dernières années d'un siècle qui fut veule, on nous blâme « une bonne nouvelle » et cette clameur en un programme affirme.

Écoutez.

D'abord une parenthèse : plus que tous, plus qu'aucun de nous — et ce nous banal n'est que rappel enfantin de toutes autrefois communes — Pouget était désigné pour cette folle tentative : le quotidien populaire.

Admirablement doué, superbement organisé administrateur, volontaire, tenace, travailleur, éduqué dans cette tourmente : le *Père Peinard*, frotté de tout, aussi du reste complet en rien, mais combien affirmant son désir de se compléter, il était uniquement l'homme capable de tenter un papier-peuple, et c'est parce que cela je le proclame, que j'affirme :

« Je ne crois pas à l'avenir de ta tentative. »

Rapidement passons les banalités : Journal libre, journal probe, journal fait par le peuple et pour le peuple... j'arrête. Voici une définition, un fait.

La *Clameur* ne fera pas de politique ; catégoriquement libertaire, elle démontrera — ce qu'on a trop oublié ces dernières années — que la politique est la négation du socialisme.

Ceci est net — affirmation. Or comment, par quel moyens, affirmeras-tu ?

Je tourne la page et m'y voici : Voies et moyens : Deux noms : Pelloutier, Pouget : deux véhicules : Bourse indépendante du Travail et Paris d'intérêt ; un moyen : la Société des journaux et publications populaires ; une clientèle visée : les Groupes corporatifs.

Comme attrait : Participation aux bénéfices de 60 pour cent.

Et jedis : tu te trompes, tu te dupes — et te trompant, tu vas tromper les autres.

Mais causons : La *Clameur* ne fera pas de politique : négation de tout socialisme. Que Pouget nous assure de cela, personne n'en doutera ; que M. Pelloutier opine du bonnet, déjà nous voilà sur la défensive. Mais plus : cinquante mille francs, c'est là bien grosse somme à demander à des poches prolétariennes : les groupes corporatifs, les syndicats seuls, dira-t-on, peuvent y parvenir ; mais ces mêmes groupes, ces mêmes syndicats sont-ils à ce point libéralisés. Vous allez paraître en pleine période électorale, tous

ceux à qui vous faites appel, tous ceux sur qui vous comptez, bien que déjà très dédaigneux des pitreries législatives croient encore à la possible et utile conquête de la Maison Commune.

Qu'allez-vous faire ? Avec eux ou sans eux... et s'envole votre dédain de toute politique.

Je sais que Pouget s'écriera : « de tout temps, j'ai prêché la conquête des syndicats, l'entrée dans les groupes corporatifs. C'est exact — avec cette différence toutefois, qu'au cas présent, point n'allez conquérir, mais bien être conquis. »

Encore un mot : matériellement, le journal à un sou, grand format, est impossible, s'il ne fait pas d'affaires, les frais jamais n'étant couverts par les encaissements ; un exemple :

La *Petite République*, gouffre insupportable, avec tirage, cependant. Que va-t-il arriver ? Ou vous mangerez rapidement votre capital ou vous abuserez ceux auxquels vous faites appel, fatalement amenés que vous serez à la publicité. Or, je sais Pouget trop au-dessus d'une vilénie pour croire à cette seconde affirmation.

Alors ?

Alors c'est le néant, c'est l'échec, à mon avis du moins. Qu'on m'écoute cependant ; si j'avais cent francs je souscrirais...

Mais je n'ai point cent francs.

Je ne les avais pas même lorsque je fis ma *Renaissance*. Et de mon expérience, que Pouget et Pelloutier fassent profit.

Grand format, populaire, ouverte à tous, telle je l'avais rêvée. Les éléments les plus disparates, à l'unique condition qu'ils s'affirmassent révolutionnaires, devaient s'y rencontrer. On sait le premier résultat.

Voyons le second : réduite de moitié, désormais donc l'égale d'un journal à dix centimes, frais généraux ramenés à leur minimum : plus d'expédition, plus de poste, plus rien ; dédain absolu de la vente, seule comptant la quotidienne besogne de Martinet et de moi à la recherche de l'argent, enlevé par la publicité, par l'annonce, par l'affaire.

Intellectuellement : libérée aussi. Aux égoïsmes solidarisés de la première heure a succédé l'individualisme le plus absolu, le plus complet, le plus producteur d'énergie.

Et voilà que peu à peu rayonne ce Petit Papier, ce brûlot. Hier c'est Paris conquis, aujourd'hui la banlieue, ce soir la Province, et cela progressivement, procédant à l'encontre des moyens ordinaires, sans lancement à diffusion, à longue portée, simplement parce que la *Renaissance* est, qu'on la veut, qu'on s'y abonne. Car d'expéditions point, toujours.

Nous vivons et sommes sûrs de vivre, malgré colère, diffamations ou fautes mêmes. Ci un résultat, n'est-il point vrai ?

Que paraisse la *Clameur* et sincèrement lui souhaite longue vie ; mais réchichissez, et croyez-moi, amendez votre programme.

HENRY DUPONT.

## DES PETITS PAPIERS

Avez-vous remarqué comme les V dans un nom rendent le porteur dudit vorace, encore un v, et vorace à outrance. V c'est une gueule ouverte, un rappel de requin, le poisson assassin.

VerVoort est tel. Dans un instant, en ce qui me concerne, vais liquider sa dernière ordure ; auparavant je constate, simplement, que ce jour VerVoort bouffe du Sénat.

Il accoutume de vivre des Vieux. « Tremblant, débile, insane, il fait entendre des petits cris de frayeur... »

Il me semble écouter les hoquets haut-détête que j'entendis à Clarence-Terrace !

Maintenant liquidons. Il y a quelque temps, au su de l'histoire de ce jour, affolé de colère, je m'en serais allé briser quelques écailles de ce dos, dos majeur fraternel, marital, avunet tantaculaire. Ce jour, j'en ris, dédaigneux. Confier à quelqu'un de chez moi, de ma maison, que point on a riposté à la *Renaissance* parce que l'ami Lépine, interviewé, nous a dits de sa maison, est déjà tel avec que point ne m'indignera. Je laisse à Paul, plus sensé — soyons tels — le plaisir d'une calme réponse, et me contente d'assurer le marlou qu'on sait, que pas une seconde je ne cesserai de lui hurler mon mépris.

A moins que sa sœur...

H. D.

### A MONSIEUR ZOLA

Un article que je consacrais, ces jours derniers, à la Société des Gens de Lettres, M. Emile Zola m'a fait l'honneur de répondre, hier, dans le *Figaro*.

Cette réponse était inutile. Elle développe le sens de mon article et n'ajoute rien au débat. J'avais affirmé que la Société des Gens de Lettres n'était autre chose qu'une Société de gens d'affaires. M. Zola le constate à son tour et soutient, avec une abondance plutôt oiseuse, la nécessité des gens d'affaires dans la littérature. Pour ma part, je n'y vois aucun inconvénient. M. Zola, non plus, au reste.

Seulement, pourquoi Société des Gens de Lettres, alors ?

Un mot encore. M. Zola m'appelle insulteur. Insulteur ? De qui ? Est-ce insulteur M. Chincholle, membre du comité de la Société des gens de Lettres, que l'appeler un écrivain pour rire ? Est-ce insulteur M. Gay, secrétaire de ladite Société, que révéler le titre de son œuvre littéraire : *le Jeu de Billard ; Précis du Jeu de Billard* ? Est-ce insulteur M. Marc Mario, vice-président, je crois, de la même Société, que révéler au public son effort d'art consistant, dans le *Jour*, en *Ephémérides biographiques* ?

De braves gens, affirme M. Zola. Je le crois volontiers. Mais voyez-vous ces braves gens jugeant Rodin, discutant les titres de Hervieu, se refusant à admettre Descaves comme écrivain ?

### POUR L'AMI WILLY

Merci pour vos « Poissons d'Avril », mon cher Willy. Je les connaissais déjà lorsqu'ils étaient tout petits. Je ne les apprécie que mieux, maintenant qu'ils sont devenus grands. Au reste, ne sont-ils point espagnols ?

Bientôt, et dès que j'aurai fini mon enquête sur les motifs qui ont poussé Mme de Rute à frapper ses voisins, lors de la conférence de Mendès chez Cologne — je consacrerai à vos « Poissons d'Avril » la chronique à laquelle ils ont droit. A vous revoir, mon cher Willy.

P. S. — Brulot va bien.

De qui, cette définition d'Henri Rochefort ? L'ONCLE INCARNÉ.

TALLEMANT.

## Révérance parler!

On sait qu'outre sa besogne de meneur en pages du Journal, Lauze est — moyennant une forte mensualité que lui payent les Letellier — commis au soin de moucharder Xau.

Pauvre Xau ! Il n'apitoye presque. Ah ! il fait bien tout ce qu'il peut ! Et plutôt que l'envacher, ne vaudrait-il pas mieux le nantir d'un bon secrétaire particulier. Hier, dans son éditorial (pourquoi le *Matin*, parfois si fumiste citateur, ne cita-t-il que la phrase voisine) il disait :

Avec une fraction, nous dirions avec une faction, si nous ne craignons d'estropier la syntaxe.

Rassure-toi, Fernand, ta peinture insuffit.

Au joli fil de l'Oise, en Seine aussi, un mélancolique *Steam-yacht* se balladait. Et quand il passait, les pêcheurs à la ligne le saluaient en chantant :

Ho ! grand Guillaume,  
As-tu bien déjeuné ?

De Poissy à Triel, de Fin d'Oise à l'Isle-Adam, l'enfantine ronde se répercutait :

Ho ! oui, madame  
J'ai mangé du pâté,

En vain le *steam-yacht* forçait-il sa villesse. De chaque bosquet fusait un

Pâté d'alouettes,  
Guillaume, Guillaume...

Las ! il est vendu le yacht. Et l'ingrat Guillaume a plaqué sa Guillaume.

Mais le Journal aura son hôtel (lift, bathroom, electric light). Le fils Letellier, moins gourde qu'on croit, se propose de récupérer de la sorte, des pertes récentes.

Au bar-restaurant (même prix que chez Maxim) s'abreuvèrent et s'empâturèrent les collabos. Puis, vers la minuit, ceux de la maison, quelques invités cossus, monteraient au deuxième étage, où dans une salle spacieuse des tables de jeu (baccara, écarté, poker) seraient installées. Moyennant l'embauche d'ingénieux croupiers, de banquiers idoines à toutes les fantaisies digitales, Letellier espère racheter prochainement son yacht.

Et si chôme le claque-dent, le clavier. Ceux que n'amuseraient plus la dame de pique, on les inciterait à prendre langue avec ces dames.

Quelques marches à monter. Là, un choix ingénieux de beautés coloniales — restons patriotes ! — malgaches, sénégalaises, congolaises, tonkinoises, etc., achèveraient de vider ces messieurs.

D'ailleurs, l'établissement de la rue Richelieu est déjà baptisé : nous avons le Colbert, le Chaba..., vive le Letellier !

CHARLES VIGNIER.

Lire à la quatrième page :

Selon le Rêve

PAR

MARCEL BATILLIAT

# LA QUESTION SOCIALE

PAR  
GEORGES DEHERME

Malgré les tirades déclamatoires des candidats et les farouches menaces des nihilistes d'opéra comique, nous persistons à croire que la question sociale n'est pas uniquement une question de gamelles plus ou moins bien réparties.

Parce que, formidable, elle est posée à notre époque, elle est d'envergure plus large, d'altitude autre.

Notre génération qui devrait résoudre ce troublant problème, en ignore les indispensables données. Et les socialistes n'ont rien su voir, rien su faire !

Ils en sont encore à s'imaginer qu'il sera résolu lorsque le peuple bâfrera tout son souf. Heureusement que les moyens qu'ils emploient pour réaliser cet Eden de brutes sont aussi inefficaces que fausses leurs conceptions.

Et le prolétariat socialiste, lors de grèves répétées, au lieu d'exiger plus de loisirs, non pour fainéanter et s'enivrer, mais pour cultiver son cœur et son cerveau, crut victoires glorieuses le surcroît de décimes qu'il pouvait laisser sur le zinc des mastroquets. Il ne s'apercevait pas, d'ailleurs, lorsque « victoire » il y avait, que le travail s'intensifiait ou s'extensifiait, précipitant ainsi la dégénérescence : alcoolisme et surmenage physique. Oh ! les belles générations à venir d'aliénés, d'idiots, d'épileptiques, de criminels, etc.

Prendre au capitalisme, à l'Etat, à l'instinct, de la liberté des connaissances, de la conscience, de la volonté, c'était là approximer la solution cherchée. Et c'était s'en éloigner que de prendre des absinthés.

Par là on abordait le problème dans toute son étendue. Et croyez bien que le côté économique, le moins important selon nous, n'eût pas été négligé. On n'exploite pas aussi facilement des hommes conscients et éclairés que des ivrognes avachis.

Malgré leurs errements, dont la source est louable, certes, les socialistes peuvent encore beaucoup pour l'émancipation intégrale — morale, intellectuelle et économique, celle-ci découle des autres, elle ne peut se faire sans celles-là — du peuple. Ils n'ont qu'à brûler ce qu'ils adorent — l'Etat, la révolution — et à adorer ce qu'ils brûlaient, la liberté — l'individu.

Qu'ils se pénétrant bien des vérités éternelles que nous ne cesserons de clamer.

La Société est telle que nous la faisons. Elle est le produit — n'étant pas un être réel, mais une abstraction — de notre mentalité, de notre moralité. Sans que celles-ci changent, vouloir guérir les maladies sociales, soit par la violence insurrectionnelle, soit par la violence législative, c'est s'en prendre à l'effet, c'est être empirique.

Pour agir efficacement, il faut s'attacher à la cause : modifier l'individu, le perfectionner.

On nous dira : Il y a de monstrueuses iniquités, d'effroyables misères. Bien qu'on doive faire la part de l'exagération oratoire ou littéraire, cela est tristement vrai.

Mais ces misères, ces iniquités, nous les répétons, sont imputables à l'individu, non à la société.

La société actuelle, tant honnie, avec ses tares, ses défauts, ses vices, ses crimes, est encore virtuellement au-dessus d'une partie de la classe ouvrière. Que d'améliorations, que de libertés elle serait encore susceptible si ses membres étaient moins vils, moins veules et moins bêtes !

Avec l'argent que les travailleurs dépensent à s'intoxiquer, en vingt ans, à calculé de Laveleye, ils pourraient acheter toutes les usines. En vingt ans, il se pourrait donc que l'extinction du paupérisme fût un fait accompli, sans effusion de sang, sans loi, — libérairement.

Avec les associations coopératives de

production et de consommation, ce n'est pas en vingt ans que ce résultat serait obtenu, mais en dix ans. Peut-être moins. Mais allez donc expliquer ça à un électeur de Chauvin ! Et puis, dans les coopératives existantes, que de preuves de l'incapacité et de la corruption ouvrières !

En travaillant à les diminuer on apporte immédiatement une notable amélioration à l'état présent et l'on prépare l'état futur.

C'est de cela que nous voulons convaincre tous ceux qui luttent pour le mieux, toutes les âmes généreuses, ardentes.

Le progrès s'accéléra prodigieusement lorsqu'ils consentiront, à ne plus édifier, défendre ou propager des plans sérieux plus ou moins naïfs, plus ou moins ingénieux. Car, hélas ! ce n'est pas de plans sociaux que l'Humanité manque ; mais des énergies et des intelligences pour les réaliser.

C'est celles-ci qu'il faut éclairer, élever ; c'est celles-là qu'il faut éveiller, fortifier.

Et la question sociale, d'elle-même, se résoudra, — toute.

GEORGES DEHERME.

## FANTAISIE SUR LE NÉANT

Pour le négateur Eug. Casan.

O vanité de toutes choses !  
Inanité, vide béant !  
Chimères et Rêves moroses !  
Bien de Vrai, Néant et Néant !  
Creusez, fouillez... mais dans le Vide !  
Cherchez l'Insaissable enfin.  
C'est l'Impalpable qui se vide,  
S'écoulant sans repos ni fin.

Cervelle creuse et cœur sans flamme,  
Chercheur sans foi, esprit brûlé,  
Matière informe, corps sans âme,  
A l'Inévitable acculé ;  
Sage sublime en ta démente,  
Aspire à découvrir le Rien ;  
Le Rien te narque et reconmence ;  
Est-ce le Mal, est-ce le Bien ?

Idéal, Beauté, Quintessence,  
Des mots, des mots, toujours des mots !  
Où la Justice, où l'Innocence ?  
Où le Remède à tous les Maux ?  
Renfermez-vous dans ce dilemme ;  
Cherchez l'Unique, cherchez Dieu !  
Mais vous avez dans ce problème,  
Perdu l'indispensable Feu !...

Eh bien ! Quoi ! Impuissants fantoches,  
Qu'avons-nous découvert au loin ?  
Qu'avons-nous arraché aux roches,  
Avons-nous scruté chaque coin ?  
Non, mille fois ! nous sommes l'Être,  
L'Être fini, l'Être borné ;  
Mais l'inconnu qui nous pénètre ?  
L'Inconcevable imaginé ! ! !...

ALBERT PROVOST.

## Nouvelle Pythie

Alors, selon la tradition d'Euripide, la jeune Couédon commença par une abstinence de trois jours.

Elle se lave ensuite les pieds et les mains et probablement tout le corps dans la fontaine des Innocents. A ces purifications extérieures elle en joint une intérieure qui consiste à avaler une certaine quantité d'eau de Sedlitz, à laquelle le dieu Apollon a communiqué, depuis une cinquantaine d'années, une partie de la vertu enthoustiasique des anciens ; après quoi, son papa lui fait mâcher cinq ou six feuilles d'eucalyptus rapportées d'Australie par un ancien conviot libéré.

Le jour de l'incarcération du ministre du Seigneur dans l'estomac de la jeune Pythie du quartier de l'Hôpital-Saint-Martin, l'ange Gabriel ne manque pas d'annoncer son arrivée par un vent violent qui sort d'un tube Berlier, installé depuis peu dans la rue de Paradis, et par la peine qu'il prend de secouer lui-même tous les arbres du boulevard de Strasbourg. Il fait aussi trem-

bler l'église Saint-Laurent jusque dans ses fondements.

D'ailleurs la jeune Couédon sent bientôt elle-même que l'ange est présent ; et, s'asseyant dans la situation la plus commode, elle reçoit l'exhalaison prophétique.

Dès que la vapeur divine est répandue dans ses entrailles, on voit ses cheveux se dresser sur sa tête, son regard devient farouche, sa bouche écume, un tremblement subit s'empare de tout son corps, ses cris, ses hurlements font retentir la maison et jettent une si sainte frayeur dans l'âme de tous les locataires de l'immeuble, que le propriétaire se résout à envoyer congé par huissier à cette nouvelle possédée de l'Archange.

L'ange Gabriel doit encore visiter cette jeune fille jusqu'au jour de son mariage, paraît-il. Quel est, nouveau Thessalien, l'époux qui désire unir sa vie à celle de la nouvelle pythie parisienne ?

CHARLES ALBERT

## TABLEAUX VIVANTS

### Une vieille affaire

Avant que leurs mandats soient définitivement tombés dans l'eau, les conseillers municipaux qui sont généraux ont, encore une fois, cherché à tirer la vérité de Cempuis. Cette vieille affaire a eu le don de les mettre en désaccord et ils avaient l'air, avec leurs grands gestes dans cette discorde, de pendus.

A cette mémorable séance on eût pu faire de la photographie à travers les corps élus et l'épreuve eût donné le désir de chaque parti que l'on laissât venir à lui les petits enfants et leurs maîtres, car la profession de fouet de ces derniers pourrait lui servir dans la prochaine campagne électorale.

Les uns parlaient de la neutralité du culte, qui leur servait, par la déclaration du fondateur de l'établissement, M. Pruvost, d'arme. Les autres, courant au but comme les Levraud, les Bassinet, avec leur intransigeance, voulaient la complète laïcisation ; tandis qu'ils prétendaient qu'en république l'éducation, ceux-ci comme l'Archain, n'a pas de couleur.

Que de réclame sur le dos de ces pauvres petits qui préféreraient sans doute, à ce concert, si peu spirituel, de réclamations, quelques récréations en plus et beaucoup de punitions en moins afin que l'on puisse dire en toute vérité : « Cet âge est sans piquet. »

EDMOND CHAR.

## LES "JOIES PROCHAINES" DE S. P. MASSONI

C'est un poème au sens de grâce de ce mot. Et c'est un des rares livres qui s'élèvent sur les innombrables productions encombrant la basse-cour de la littérature française, des lamentables choses de M. Coppée à celles de M. Ohnet, en passant par celles non moins piteuses de M. Rameau.

Aux heures de pitrerie et de prostitution, quelques hommes se dressent toujours pour affirmer irréductiblement la noblesse et la beauté de l'Homme, — et s'efforcer de la réaliser en eux. — M. Massoni est de ceux-là, par son livre.

Aux jeunes intelligences, déjà délabrées, qui errent de l'ombre héroïque-comique de M. Déroulède au clapotement léger du cerveau de M. Renan, par les mauvais chemins de toutes les hypocrisies, ce livre répond.

Le vent spirituel ne pousse pas l'Homme, mais l'Homme fait le vent. Il n'y a qu'une vertu, l'Activité, et qu'une règle, l'Ordre, et qu'une grâce, la Beauté. L'apprentissage d'art n'est pas un jeu puéril ; mais un long, sévère et douloureux apprentissage. Dans l'écroulement des illusions, d'abord, et des réalisations, plus tard, il ne restera qu'une chose : l'élévation d'un esprit vers la qualité infinie : le Divin.

Le livre de M. Massoni a trois parties :

Les ombres ; La légende de Cynos ; Les joies prochaines. Une atmosphère de spiritualité toujours plus seréne les enveloppe dans sa haute unité.

Un cœur tendre que toute la réalité stupide et laide blesse, un esprit sévèrement droit que la Pureté aspire comme le soleil d'été l'eau des fontaines, apparaissent ici.

A la Droite de la Poésie, le poète est ferme comme un roc antique. Le monde le heurte en vain ; il ne le reconnaît pas.

Tous ses songes, en se flétrissant, ne feront qu'élever son esprit.

Et c'est d'abord l'appel à la Femme, la première Forme :

D'azur vêtue, apparaissez, ô femme aimée,  
Telle une étoile claire à l'horizon voilé.  
Soyez l'astre vivant de mon ciel désolé,  
Pour que mon mal s'envole ainsi qu'une fumée  
(Crépuscule.)

Où est-elle ? Mais, aussi, où sont les âmes simples comme celle d'un enfant et fortes comme les bases d'une montagne ?

Quand triomphe le soir aux terrasses en fleurs,  
Ses sens évoquant les nobles temps stoïques,  
Font passer sur son teint de brûlantes pâleurs :  
Où sont les chevaliers galants et héroïques ?  
(La dernière.)

Rien, de tout ce beau Passé, qui ne fut tel, sans doute, que dans l'imagination des poètes, ses frères, n'existe plus, — hors le ciel sans limite, patrie des âmes avides d'illimité :

L'aile de ma pensée, éparse vers le Haut,  
S'élève et va vaguant à travers les espaces  
Peuplés de mondes cadencés et de flambeaux,  
Et la Terre obscure en mon âme s'efface...

Mais tous les espoirs, sans doute, ne meurent pas en un jour, et ne voilà-t-il pas celle qui se perdra avec lui dans l'infini ?

Quand le soir tombera, pâle et silencieux,  
D'abord, et puis terrible, habillé de mystère,  
Nous voguerons, avec nos âmes, vers les cieux  
Pour oublier les choses vagues de la terre.  
CLAIR MATIN.

Et qui goûtera avec lui, la haute volupté  
des nuits d'été, comme des voûtes sur  
le rayonnement des fusions humaines.

Respirons le parfum de cette nuit si belle.  
Vois, le ciel indulgent, de ses feux étincelle ;  
La mer a, pour ce soir, étouffé ses sanglots,  
Et l'on entend à peine un murmure des flots...  
NUIT SERÈNE

Mais tout cela s'éteint ; ce n'est pas elle encore.

Quand, au bras de l'élu, tu passeras heureux  
J'étoufferai mon cœur tout gonflé de sanglots...  
TERRIBLE AMOUR

Et devant la confusion des cœurs, des questions dont la naïveté exprime la douleur, montent à ses lèvres.

Mais pourquoi, pour moi, n'est-il qu'un amour ?  
Il paraît qu'on peut donner, tour à tour,  
Aux âmes, son cœur ainsi qu'un hochet ?  
Dites-moi pourquoi j'en suis empêché !...

Et, puisque rien des duplicités d'amour,  
des mélanges d'âmes ne subsiste,  
le poète vixra seul :

Et je m'extasierai des soirs harmonieux  
Qui charment les hauts monts de leurs larmes  
[d'opale]  
Et je dirai ma peine à la lune au teint pâle  
Qui pleure ses rayons de la cime des cieux...  
(Egoïsme)

Est-ce bien vrai ? et l'amante tant  
chantée ne reparaitra-t-elle sous la

Bête implacable à la ruse féline  
Dont les regards sont voilés de langueur.

Le fleuve d'amour qui brûle dans le  
poète peut-il se tarir ainsi ? Non, ce sont  
« mille morts » qu'il faut aux âmes ivres  
de pureté, et mille cicatrices,

J'accorde mon luth à vos chants, oiseaux des  
[bois,]  
En lui donnant un rythme aux traînantes me-  
[sures]  
J'ai des langueurs aussi comme vous des bles-  
[sures]...  
(Sonnet pour les oiseaux d'automne.)

— et mille douleurs nouvelles : La  
grande purification — n'est-ce pas, divin  
Bœhme ! luit comme un cristal sur une  
mer de pleurs et de sang.

## SOYONS SENSÉS...

M. André Vervoort a songé à répondre aux reproches que lui a adressés la Renaissance pour la lâcheté dont il a fait preuve en attaquant des prisonniers injustement accusés et en incitant les juges à prononcer « des condamnations dont la sévérité étonnerait ».

Mais, en bon ministériel, M. André Vervoort a voulu d'abord connaître si telle polémique entre nous et le Jour agréerait au gouvernement et à la police. Il fit donc demander à son colonel, M. Lépine, s'il pouvait riposter à notre feu.

M. Lépine aurait dit :

— Non. Le journal la Renaissance appartient à la préfecture de police.

M. Vervoort, en serviteur désireux d'éviter des complications dans la politique intérieure, lesquelles, évidemment, se produiraient si l'on se battait entre agents, a donc pris la résolution de ne pas nous répondre.

Cette marque de fidélité nous touche, et, par réciprocité, nous promettons à M. André Vervoort de ne rien inventer contre lui, d'être rigoureusement justes, de ne le saisir que flagrante delicto, et de ne lui dire son fait que chaque fois qu'il commettra de nouvelles rosseries.

Mais, par exemple, à chacune d'icelles, nous ne le raterons pas !

Et, ainsi, chaque feuille restera dans son rôle. Le Jour approuvera toutes les saletés, toutes les vilénies des ministres, des magistrats, des mouchards.

Nous, nous flétrirons le gouvernement, la justice, la police et Vervoort.

Mais (que je l'avoue !) ce sont les attributions de Vervoort qui sont les propres et les belles !

Voici un cabinet qui joue ce double jeu : il paie l'Intransigeant et le Jour (ne dites pas que la croix à Courreau n'est pas un règlement !) pour être célébré, et il paie la Renaissance pour flétrir ceux qui le célèbrent.

C'est là, de gouvernement, invention géniale. Et il est évident qu'a raison Vervoort glorifiant tel sur-machiavélisme, et s'y soumettant, mais non pas moi qui débine.

PAUL MARTINET.

P.-S. — J'ai appris au dernier moment le bateau Lépine. Et cela a tout primé. Rousset m'excusera donc si je ne publie que demain sa nouvelle lettre, à laquelle je désire répondre gentiment.

P. M.

PASSANT, LA " RENAISSANCE " REÇOIT DES ABONNEMENTS DE DIX JOURS.

Car dans mon cœur en feu je contiens une  
| aurore  
Qui monte par moments vers mes yeux éfarés...

Et c'est en vain qu'il appelle encore les  
peuples.

Forgez les fers luisants !...

Lavez-vous dans le sang parmi la nuit funèbre  
De qui naîtra demain le jour de diamant !...

Alors, périsent toutes vanités, pourvu  
que l'esprit rayonne !

Maintenant pour de nouveaux chants, armé de  
| hûtes,  
A tes treilles d'amour je bois de puissants vins !  
J'ai fermé pour jamais mon âme aux songes  
| vains,  
Et me voici, tout frémissant, aux nobles luttes !  
(Résurrection).

Tous les attachements médiocres se

brisent ; toute la matière pesante et impure est vaincue.

En chemin, j'ai cueilli des myrthes pour mes lèvres

Et j'ai vaincu les rocs qui déchiraient mes  
| flancs !

(La Conquête des Fleurs.)

La purification spirituelle, la belle rénovation dans les douleurs du détachement, est accomplie. L'âme du poète est devenue le grand voile blanc, extensible, mobile et moteur où viendra se poser la Beauté future comme une vierge aux yeux d'azur, aux cheveux d'or, s'étend, aspirante, sur un lit de fleurs et de lumière.

Ma souffrance a brûlé la dépouille servile  
Qui contenait tous les désirs insidieux,

Les vaines passions qui font l'âme indocile  
A recueillir la joie aux fontaines des dieux.

(Prométhée.)

Devant le poète — préparé par l'effort, venu à la joie par la souffrance, et par là tendu vers la grâce en laquelle s'épanouit, incessamment définitive, la Beauté — le Monde est ouvert.

Le Monde qui contient, de moins en moins visibles, à mesure qu'il s'élève en qualité, les éléments de plus en plus purs de la beauté ; car ton âme, ô poète ! n'est que la fleur du pêcher d'avril, laquelle ne fait que montrer la vie qui est dans l'arbre ; — et n'est que le rayon du soleil, que la clarté de la source, que le rire de la jeune fille, et que les temples du Monde ! — un torrent d'universel doit rouler en toi, dans la simplicité de la forme que tu es, pour rejaillir en beauté, transmué par ta puissance en un torrent de rythmes, de cadences, de passion et d'harmonie ! — sache que c'est ta vie qui s'écroule et, gravement, regarde-la passer ; même c'est plus que ta vie, mais celle de ceux qui t'auraient suivi, qui roule ainsi ; veille à ce que le flot n'en soit pas frivole ! — toi, qui meurs à chaque moment, de quelque mesure, ou de quelque soupir, comme les grandes civilisations entières, dans les parfums et les cadences, meurs conscient, souverainement !

G. M. SAVARIT.

Hier Dupont était malade, et n'ai eu le temps de lire jusqu'au bout la copie, très compacte, de notre ami Jacques Sautarel. Sans quoi, j'aurais coupé le post-scriptum. Je demande pardon de ma négligence à notre autre ami Savarit — qui, du reste, nous écrit un mot pour constater que le P.-S. était plutôt Athénien.

P. M.

## LA CITÉ

LE VEILLEUR :

Le poète Yvanhoé Rambosson publie à la bibliothèque du *Mercur de France*, le *VERGER DONÉ* ; des fruits savoureux, parfois bizarres, y mûrissent...

Il y a là des visions effacées comme des paysages indiens, par de là les lointains vapeurs des grandes plaines et des grandes forêts.

— C'est au pays du Songe où la vie des nerfs enveloppe constamment la vie des muscles qui pourtant se réveillent en des

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE  
du 5 avril 1896

31

## L'Aveugle musicien

PAR

VLADIMIR KOROLENKO

CHAPITRE TROISIÈME

V

Prononcées sur un ton de caresse, ces paroles de pitié n'eurent d'autre résultat que de provoquer chez Pierre une nouvelle explosion de sanglots.

La fillette, s'agenouillant alors près de lui, resta ainsi quelques instants : puis, elle lui toucha doucement les cheveux, lui caressa la nuque. Enfin, avec la tendresse persévérante d'une mère cherchant à consoler son enfant puni, elle lui souleva la tête et, de son mouchoir,

se mit à lui essuyer les yeux tout baignés de pleurs.

— Voyons ! cesse donc de pleurer, dit-elle du ton qu'eût employé une grande personne. Il y a longtemps que je ne suis plus fâchée... Et tu regrettes de m'avoir ainsi effrayée, je le vois bien.

— Je ne voulais pas t'effrayer, répondit Pierre en poussant, dans le but de refouler sa crise nerveuse, un profond soupir.

— C'est bon, c'est bon ! Je ne me fâche pas... Tu ne le feras plus...

L'ayant soulevé de terre, elle le fit assise à ses côtés. Il se laissait faire.

Mais, comme tantôt, il se trouva alors face à l'occident ; si bien que, de nouveau, ayant regardé ce visage éclairé par les lueurs sanglantes du coucher du soleil, la jeune fille, encore une fois, le trouva bien étrange. Quoique les larmes brillassent maintenant aux yeux du petit garçon, son regard restait immobile comme devant. En même temps qu'elle était tiraillée par des accès de sanglots, sa figure portait l'empreinte d'une peine immense et puissante et sans rien de puéril.

— Tu es étrange, tout de même ! dit la fillette avec une compassion rêveuse.

— Non, je ne suis pas étrange, répliqua-t-il, en exhalant une plainte à tra-

vers une grimace. Non, je ne suis pas étrange... Je... suis... aveugle !

— A...veugle ! s'écria-t-elle, scandant le mot.

Sa voix tremblait. On eût que ce lugubre mot, prononcé tout bas par le petit garçon, frappait son petit cœur de femme d'un coup mortel.

— Aveugle ! répéta-t-elle d'une voix plus tremblante encore.

Et, comme pour se défendre d'un impérieux sentiment de charité menaçant d'envahir tout son être, soudain elle entourait de ses bras le cou de Pierre et appuyait son visage contre le sien.

Sous le coup de la triste révélation, la petite femme ne savait se maintenir dans sa gravité accoutumée. Redevenue subitement une enfant affolée de chagrin, à son tour elle se mit à pleurer amèrement.

VI

Quelques minutes de silence s'écoulaient.

La fillette cessa de pleurer ; ne laissant plus que par instants s'échapper un sanglot, dans l'effort employé pour maîtriser son émotion. De ses yeux encore mouillés de larmes, elle regarda le soleil plonger dans l'obscurité incan-

descence de l'occident. Bientôt il allait disparaître sous la ligne s'enténébrant de l'horizon. La frange d'or du disque de feu s'irradia encore un instant ; quelques brûlantes étincelles jaillirent ; et les contours sombres de la forêt lointaine apparurent aussitôt comme une ligne ininterrompue, d'un bleu profond. Une brise fraîche montait de la rivière. Et la paix du soir, lentement tombant, mit son reflet sur le visage de l'aveugle.

Il était demeuré là, assis, tête baissée et visiblement étonné par les témoignages de chaude compassion de la fillette.

— Je te plains..., dit-elle enfin, à travers des sanglots, comme pour expliquer sa faiblesse.

Mais, se dominant un peu, elle s'ingénia ensuite à détourner la conversation pour la porter sur quelque objet à tous les deux indifférent.

— Le soleil est couché, dit-elle d'un ton pensif.

— Je ne sais comment il est, répondit tristement le petit garçon. Je ne puis que... le sentir...

(Traduit du russe)

PATERNE BERRICHON.

(A suivre).

désirs fantasques, par intermittence rappellant ces vers de C.-M. Savarit :

Tes noires mains, fille d'Afrique, sont bien lentes !

Je suis tenté de croire que le Poète, perdu dans nos pays et nos temps est un très ancien indien qui réclame ses sites et ses dé-cors !

Et n'est-ce pas le vent divin qui te réclame, O cœur ! que ballotta comme un vaisseau perdu Le flot aventureux de la mer orageuse ?

Il est intéressant de l'y suivre.

### Clef de sol (suite)

Les documents concernant l'affaire des Chemins de fer du Sud, que l'on assure pour la deux mille sept. cent cinquante-deuxième fois être importants (?) viennent d'être saisis.

Tou tou laï tou tou là là !

### Vendredi-Gras

Hier, pour quelques gentlemen ! Ils se sont introduits dans les caves de Pailillon et ont grassement festoyé et encore mieux bu.

Un mot rédigé fut laissé sur la table !... un mot poli... un Tallement... quoi ?

### Parents coupables

Bébé Armand Chaumont est tombé dans le feu.

### A Nogent-sur-Marne

Mme Store, rentière, s'est pendue.

### Au Chatelaïd

Au théâtre, cette fois-ci, tumulte. Catulle Mendès faisait une conférence — sur Wagner, soit, bien, même, mais pourquoi sur l'enfance du Christ ?

LE VEILLEUR.

## PARIS-PLAISIRS

### Le Manteau d'Arlequin

Faust sera donné en matinée, à l'Opéra, mardi de Pâques, à deux heures. Pour

cette représentation en dehors de l'abonnement, toutes les places, avant-scènes, premières, deuxième loges, baignoires, etc., sont mises à la disposition du public, en location et au bureau.

A l'Opéra-Comique, en même temps que le Chevalier d'Harmentai et le Pardon de Ploërmel, on répète le Caïd, d'Ambroise Thomas, avec Mlle Tiphaine dans le rôle de Virginie.

L'Homme de la rue de Prony, de MM. Boucheron et Tavernier, sera donné en matinée au théâtre Déjazet dimanche, lundi et mardi de Pâques.

Aux Folies-Bergère, matinées demain et lundi avec un spectacle fait pour les enfants.

M. de Lagoanère vient de s'attacher par un long engagement Mlle Micheline, l'étoile de l'Olympia.

### Cyclisme

Au Vélodrome d'Hiver match de tandems Jacquelin-Gougoltz contre les frères Verheyen.

J'admets avec les compétences que la consanguinité ajoutée aux chances de l'équipe allemande, et y ajoutera encore le manque évident d'homogénéité de l'équipe adverse; néanmoins je n'hésite pas à pronostiquer la victoire de Jacquelin-Gougoltz, trop individuellement supérieurs pour que les puisse battre... le simple raisonnement.

Jacquelin gagnera aisément la course scratch, devant Dumond, Curand, Bouhours.

Le petit Champion n'aura pas de peine à s'adjuger la course de 25 kilomètres, devant René et Collomb.

Jaap Eden courra au Vélodrome de la Seine dans la réunion d'ouverture du 12 avril.

Bien que le programme de cette réunion ne soit pas définitivement élaboré, nous pouvons annoncer qu'y figureront une course scratch, un handicap et une course de tandems.

C. V.

## MOUVEMENT SOCIAL

### Communications

Contre les bureaux de placement. — Dans les différentes réunions publiques organisées par la Ligue pour la suppression des bureaux de placement, d'importantes résolutions ont été prises, et il en est une que le comité central croit de son devoir de mettre en pratique dès maintenant, c'est la mise à l'index des maisons qui se servent dans les bureaux de placement et y prennent leur personnel.

Donc le comité central de la Ligue demande aux travailleurs de toutes les professions :

1° De se renseigner là où ils s'approvisionnent pour leurs besoins, si les ouvriers occupés dans l'exploitation, soit commerciale, agricole ou industrielle, sont syndiqués ou appartiennent à un groupe intime dans le but de soustraire au joug du placeur les travailleurs à la recherche d'emplois. 2° De signaler les noms et adresses de ces établissements où sont encore occupés les travailleurs pris dans les agences de placement. (Ces renseignements devront être adressés au secrétaire de la Ligue, 45, rue des Petits-Carreaux.) 3° De quitter dès maintenant leurs fournisseurs s'ils se trouvent être dans les conditions demandées par la Ligue, ce afin de ne faire vivre que ceux qui emploient des ouvriers ou employés qui, depuis longtemps, se sont soustraits au joug odieux de l'exploitation du placeur.

Les Iconoclastes de Levallois et les Libérateurs de Clichy organisent une matinée familiale, pour le dimanche 5 avril, à 2 h. 1/2, salle Mézerette, 86, rue de Gravel.

Conférence par un camarade; chants, poésies, etc.

Les copains de Saint-Denis sont invités.

### Contre le suffrage universel

Durant toute la période électorale, les libérateurs des 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> se réuniront :

Pour le 10<sup>e</sup>, le samedi, 8 h. soir, rue Sainte-Marthe, 1.

Pour le 11<sup>e</sup>, le dimanche, 8 h. soir, au Bon Génie, rue Saint-Maur.

Pour le 19<sup>e</sup>, le samedi, 8 h. soir, rue de Meaux, 2.

Pour le 20<sup>e</sup>, le dimanche à 2 h. et 8 h., bar Delafosse, rue de Ménilmontant.

CETTE. — Les camarades se réunissent les jeudis et les samedis au café Isoire, route Nationale.

## LA FINANCE

La situation politique qui résulte du vote du Sénat a provoqué des ventes sur le 3 0/0 dont les cours se sont affaiblis; quelques rachats font remonter un peu la cote, mais le marché est mal impressionné.

Les valeurs ont suivi les mouvements de nos rentes sans grandes affaires toutefois. Les établissements de crédit, assez fermes à l'ouverture, ont ensuite fléchi.

L'Assemblée générale de la « Lydenburg Mining Estates Limited » aura lieu le 13 mai prochain, à Johannesburg. La Compagnie française de mines d'or et d'exploration invite les actionnaires de cette compagnie à lui remettre leurs pouvoirs pour y être représentés sans frais.

### Bourse du 4 avril

FONDS D'ÉTAT FRANÇAIS		préc. clôture	Desn. cours
3 0/0	J. avr., juil., oct. T	101 50	101 00
3 0/0	amortissable	101 65	101 72
3 0/0	J. avr., juil., oct. T	100 40	100 05
3 1/2	J. avr., juil., oct. T	100 65	100 80
3 1/2	% 1894	105 10	106 20
3 1/2	fr. mai, août, nov. T	108 15	108 25
3 1/2	Tunisien 3 %	500 25	501 75
VALEURS FRANÇAISES			
Banque de France (nom.)	T	8505	8510
Banque de Paris	T	735	800 50
Compt. nation. d'Escompte	T	572 50	574
Crédit Fonc. de France (n.)	T	765	645
Cr. Industr. et comm. 125 f. p.	T	572 50	573
Crédit Lyonnais, 250 f. p.	T	765	770
Crédit Mobilier, 500 f. p.	T	60	50
Société génér., 250 f. p. (n.)	T	514	512 50
Immeubles de France	cpt	45	45
Fonciers lyonnais	cpt	327	321
Etabliss. Deauville aîné	cpt	190 50	190
Bône-Guelma	cpt	737	735
Est-Algérien	cpt	636	645
Est	cpt	965	964
Paris-Lyon-Méditerranée	T	1515	1550
Midi	cpt	1289 50	1285
Nord	cpt	1786 50	1785
Orléans	cpt	1594	1600
Ouest	cpt	1110	1100
Ouest-Algérien	cpt	610	611
Cie Intern. Wagons-Lits	T	528	495
Comp. paris. du Gaz	cpt	1130	1152
Comp. Transatlantique	T	327	335
Messageries Maritimes	cpt	642 50	650 50
Comp. des Omnibus	T	1115	1072
Voitures de Paris	cpt	532	514
Panama	cpt	23	23
Panama, à lots libérés	cpt	145	145
Canal maritime de Suez	cpt	2282	2282
Société civile	cpt	2205	2215 50

L'Imp.-gérant responsable: Henry DUPONT.  
Imp. de la Renaissance, 123, r. Montmartre.  
Encres Gauger, 10, rue Le-Verrier, Paris

# LA RENAISSANCE

Publie chaque jour des articles, chroniques, nouvelles, romans de: Henry Dupont, Zo d'Axa, Bernard-Lazare, Marcel Batilliat, Blédort, Pate rne Berrich, Charles-Albert, Charles Chatel, Léon Cordier, Edmond Char, Georges Deherme, Pierre Denis, Georges Dupont, Henri Fèvre, René Ghil, Mecislas Goldberg, André Ibels, Edgar Jégut, Victor Joze, Gustave Langlet, Laurent Tailhade, Paul Martinet, Paul Masson, Delphine Mahin, Louise Michel, Camille Mauclair, Jean de Mitty, Lucien Albert Provost, Perrin, Jules Rateau, Adolphe Tabarant, Stuart Merrill, Savarit, Jacques Sautarel, Eugène Tardieu, Marcel Tellin, Tallemant, Charles Vignie, G. Amyot, secrétaire de la rédaction.

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE  
du 5 avril 1896.

(32)

## SELON LE RÊVE

Alors, nous mourrons au monde, inséparés éternellement, unis sans fin, dans le don absolu de nous-même, ne vivant plus que pour l'Amour.  
Tristan et Isolde, Acte II

### LIVRE TROISIÈME

#### Jusqu'au delà

V

Yves et Marie-Alice admirèrent encore, et disparut leur néantueux accablement. Ils durent s'arrêter, se coucher au pied d'un arbre pour s'aimer une fois de plus. Tout près d'eux un rossignol chanta.

Leur sensibilité s'émut longtemps en

des alternatives de ravissement et de lascive folie. Puis, les choses progressivement claircirent, les feuilles s'attristèrent de stanniques reflets, l'horizon blanchit à l'orient où s'évanouirent les étoiles. Et enfin ce fut l'essor triomphal de l'aurore d'opale et d'or, dont bientôt resplendirent les teintes charmeresses: rose-pâle à qui s'abandonnait le bleu-pâle du ciel enluminé. Partout les oiseaux ramagèrent leur allègre réveil en notes azurines, les hirondelles ascendèrent les espaces en vertigineux tournolements.

Alors, ils se virent un teint exsangue, des yeux morts, des traits tirés où les nerfs brisés figeaient leur sourire. Et, chancelants tous deux de lassitude et d'épuisement, mais ravis quand même des ultimes caresses que leur avait inspirées la clémentine névrose, ils s'en revinrent lentement par les chemins qu'égayaient les jolis émaux des marguerites, tandis que le frais matin gemmait les prairies smaragdines et les églantiers aux fleurs carnales d'une profusion d'étincelantes perles où se mirait le soleil.

VI

Ils s'éprouvèrent de plus en plus éperdument de la nuit, qui toujours les berçait

en la même exaltation de contemplation et de délire. Tantôt, ils retournaient dans la forêt, dont les murmures charmeurs animaient l'ambiance invisible du fou frisson d'amour; tantôt ils s'en allaient très loin, au bord de la Liouze, ravis par l'enchantement nostalgique de l'eau morne où vacillait le reflet pâle des étoiles.

Marie-Alice se rappelait ses rêves inquiets du précédent automne, alors que l'Azergues avait de pareilles attirances.

Ils aimèrent la silencieuse mélancolie de la rivière, comme ils aimaient le frémissement énamouré des grands arbres. La Liouze, à son tour, se spiritualisa pour eux; ils lui comprirent une âme pleine d'attendrissante tristesse, avec qui communiquèrent leurs âmes. Certains soirs, sous l'illuminante lune, elle flotait à l'infini en ruban de moire bleu d'acier, et semblait générer les irrésistibles effluves d'un fluide philtre et affolant; d'autres fois, elle enveloppait les feuilles des nénufars d'un abîme de mystérieuse sombreur, et était plus incitante encore à l'exagération des caresses.

Et, bien souvent, par ces nuits d'été, où l'ombre brûlait les amants, épuisèrent sans trêve leurs corps inassouvibles, — jusqu'à ce que surgit en l'Orient blémi

le triomphal essor de l'aurore d'opale et d'or...

VII

Une aube d'août, comme ils revenaient parmi le clairissement diluculaire de la plaine, Marie-Alice se sentit à la poitrine une oppression croissante. A demi-voix, cherchant un souffle pénible, elle dit à Yves :

— Allons moins vite... je suis exténuée, je ne respire plus !

Le jeune homme crut à l'ordinaire lassitude de leurs matins, et répondit en riant :

— Oui, nous nous sommes un peu fatigués, cette nuit. Lorsque nous aurons dormi, il n'y paraîtra plus.

Il se tut, soudainement effrayé de l'excessive pâleur de Marie-Alice et de l'éclat inaccoutumé de ses yeux.

— Je t'assure, je suis souffrante. La tête me tourne, et je suis si faible qu'il me semble que je vais m'évanouir...

MARCEL BATILLIAT

A suivre